

Rédaction et administration
Casier postal : 85
Haute-Ville,
QUEBEC.
Abonnement :
\$2.00

LE CRI DE QUÉBEC
Organe de l'Association de la Jeunesse Libérale de Québec

Si les conservateurs
attaquent, il faut
bien qu'ils pensent
que la jeunesse li-
bérale est prête à
répondre.

Journal politique et littéraire

COURAGEUX, HONNÊTE ET VRAI

DIRECTEUR : Jean-Charles Harvey

LE MANTEAU DE NOË SUR ARTHUR MEIGHEN

LES BLEUS N'OSENT PAS AFFICHER L'HOMME NÉFASTE

Esioff Patenaude et ses sosies se rendent tellement compte de l'impopularité de leur chef qu'ils sont forcés de le cacher - Un homme qui n'est plus montrable dans la province de Québec - Que vaut le titre de conservateur indépendant ?

Nous, les rouges, nous n'avons jamais rougi de nos chefs. Les noms de Laurier et de King ne révoltent, chez nous, aucun sentiment de pudeur. Nous les proclamons partout, à profusion, et nous savons qu'il suffit de les évoquer pour éveiller un sentiment de respect. Jamais on n'y accablait, même chez nos pires adversaires, l'épithète de pas montrables.

Sir Robert Borden, collaborant ainsi à la bacchanale qui, de 1914 à 1921, éventa les coffres nationaux et en fit tomber deux milliards dans les mains fanatisées des impérialistes et sur les doigts écrochus des fournisseurs de guerre. Cette indépendance-là, nous n'en voulons pas.

Nous voyons, par exemple, le prétendu chef des tories de la province de Québec se donner à la fois pour conservateur et libre de toute allégeance politique, pour indépendant de Meighen et de King, pour ni blanc, ni rouge, quand on sait qu'il est en réalité l'adversaire du gouvernement et le candidat sur lequel l'opposition, financée par Bob Rogers, fonde le plus d'espoirs.

Par son hypocrisie, il s'est fait un tort incalculable. Il succombera dans son propre comté. L'assemblée tenue ces jours derniers, à Laclaire, est pour lui de mauvais augure. Il lui eût mieux valu rester dans l'arène provinciale. Il ne lui aura servi de rien d'avoir disputé un leadership à l'insignifiant Rodolphe Monty, l'un et l'autre se donnant ainsi l'air de deux dogues se disputant un os. L'enjeu n'en valait pas la peine.

Pourquoi ces faux-fuyants ? Pour traîner en contrebande, sous le manteau de Noël, l'individu dont la maladministration, les scandales et le fanatisme impérial créèrent le bloc solide de Québec en 1917 et en 1921. Mais Meighen passera-t-il inaperçu sous un manteau constellé de trous ? Là est la question. L'histoire rapporte que, à la suite du partage de la Pologne, l'évêque de Varsovie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat étant venu, en 1776, rendre ses devoirs à Frédéric II, le monarque lui dit : "Je suis vraiment votre ami, et je compte beaucoup sur votre amitié. Si saint Pierre me refusait un jour l'entrée en paradis, j'espère que vous auriez la bonté de m'y porter sous votre manteau."

Au fond, les conservateurs ont tort de ne pas faire courageusement l'essai loyal de M. Meighen comme on l'a fait du C. N. R. Ou ce chef vaut quelque chose ou il ne vaut rien. S'il vaut quelque chose qu'on le montre tel qu'il est, avec tous ses mérites, toute sa compétence ; s'il ne vaut rien, qu'on le montre encore pour en avoir le cœur net et recevoir directement le verdict populaire. Alors, on le fera battre sans retour, et le parti tory subira définitivement l'amputation de l'abbé qui le tue. On connaît les dernières paroles de Danton. Au pied de l'échafaud, il dit à l'exécuteur : "Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine."

Cela me sera difficile, répondit l'évêque, car Votre Majesté me l'a tellement rogné que je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande.

Il faut en agir ainsi avec M. Meighen. Qu'on le montre ! La tête d'un homme de sa qualité vaut la peine d'être vue, même sur les épaules d'un condamné à mort.

Jean-Charles HARVEY

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

O vous, homme studieux, qui pensez que les sept merveilles du monde étaient les pyramides d'Égypte, les jardins suspendus de Babylone, le phare d'Alexandrie, la grande muraille de Chine, le Colosse de Rhodes, le Mont St-Michel etc., détrompez-vous, détrompez-vous !!!

Voici, selon un aimable confrère, les sept authentiques merveilles du monde classées dans leur ordre respectif : -

- 1o Le député conservateur qui a toujours voté selon sa conscience.
2o L'ouvrier d'usine qui demande une réduction de salaire !
3o L'électeur canadien-Français conservateur qui se souvient de la politique de guerre de Meighen en 1917 et qui votera "bleu" quand même cette année !
4o Le québécois convaincu que C.-J. Lockwell est un homme instruit et ministrable.
5o Le contribuable payant ses taxes sur réception du premier avis.
6o Celui qui affirme qu'Arthur Meighen a copié douze fois la grammairie française de l'abbé Aubert !

Billet de la semaine EN FACE DE LA VIE

La vie ! Elle nous a tous épousés. Quelques-uns se plaignent de ses laideurs et de ses méchancetés ; d'autres, les plus jeunes et les plus vibrants, la trouvent belle, étonnamment belle, avec des yeux bleutés d'illusions généreuses et avec du sang plein de soleil ; les uns ne l'accueillent qu'en grognant ; les autres ouvrent les bras tout grands à ses fécondes promesses.

Et puis, il vient un âge, l'âge de la maturité, où le pessimisme gagne la plupart des fiancés de la vie. "A trente ans, disait un philosophe français, le cœur se brise ou il se bronze." C'est l'époque des écroulements irréparables ou des énergies victorieuses, selon que celui qu'envahit le cafard est un défaitiste ou un persévérant.

Pour réussir, dans la lutte, il faut se combattre soi-même, vaincre les défaillances du cœur et de l'esprit, surtout, en dépit des tristes expériences qui martèlent la volonté, garder quelques-unes des illusions blanches qui peuplent notre âme de vingt ans, auxquelles nous fimes des serments de fidélité et sans lesquelles nous serions à jamais privés de la vision de cette vierge lumineuse, qu'on appelle l'idéal, et qui marche sans cesse devant les pas de quiconque veut rester jeune et courageux.

Quelle que soit la carrière que vous ayez embrassée, soyez fiers de vous-mêmes, fiers de toutes les fiertés qui font les hommes. L'honneur, quoi qu'en dise le siècle, est un beau sentiment. Ayez assez l'estime de votre intelligence et de votre compétence pour ne pas déchoir à vos propres yeux et pour ne pas tremper dans les conspirations honteuses qui sollicitent vos bas instincts.

Soyez personnels, soyez vous-mêmes. Si vous avez une supériorité, vos idées et votre caractère trancheront sur les autres. Alors, n'entrez pas sous le boisseau ; montrez-vous en pleine lumière. Vous aurez contre vous tous les médiocres. Ils sont légion. S'ils rugissent ne tremblez pas. Faites voir que vous n'avez pas peur ; ils hurlent parce qu'ils sont eux-mêmes effrayés. Reculer devant eux, ce serait être lâche.

Soyez actifs, montrez de l'initiative. Eloignez-vous des sentiers battus ; ne restez pas indéfiniment dans l'attente des ordres de l'autorité ; ce serait la cristallisation de vos facultés et l'échec certain de votre vie. Donnez à la société à laquelle vous appartenez les éléments nouveaux que la vie a fait éclore dans votre sein : vous les lui devez. Pensez, inventez, imaginez, agissez. Pour ce faire, vous n'aurez pas besoin de grand tapage : le bruit est de mauvais augure ; mais vous grandirez dans le silence de votre grande valeur, comme le bon blé qui pousse sans phrases.

Soyez honnêtes. Tous les moyens incompatibles avec la conscience sont généralement l'apanage des incompetents, pour qui la seule légalité est un évangile. Or, votre évangile, à vous, c'est le livre écrit en lettres immatérielles dans les intelligences d'élite. Suivez-le, et sachez rester pauvre plutôt que de commettre une injustice. Au reste, tout vient à point à qui sait attendre.

Soyez fermes. Ne cédez ni aux menaces ni à l'intimidation. Le jour où vous vous rendrez compte qu'on abuse de votre talent et de votre esprit pacifique, montrez que vous êtes un homme en posant vos conditions. Si l'on ne vous écoute pas, rompez.

Soyez larges de cœur et d'esprit. Dans votre commerce avec vos semblables, vous serez témoins de tant de faiblesses et de lâchetés, vous verrez tant de fautes et de maladresses s'accumuler, que vous serez tenté de devenir haineux, étroit et pessimiste. Pardonnez, conciliez, transigez même, attendez que l'intransigeance est souvent inutile et préjudiciable.

Ayez peur de l'ennui. Elle vous rendrait triste et vous déprimerait. "Un saint triste, a dit François de Sales, est un triste saint." Il y a déjà longtemps, je lisais, dans un journal de France : "C'est la peur de l'ennui qui nous tient en éveil, qui nous inspire mille trouvailles ingénieuses pour déjouer les pièges de la vie. Nous lui devons cette horreur sacrée du fâcheux, du bavard et du sot, qui nous suggère de si spirituelles défenses et nous fait gagner un temps si précieux... Et comme la peur de s'ennuyer... engendre la peur d'ennuyer les autres, soyons fiers de cette phobie nationale, qui nous assure, à cet égard, sur tant d'autres peuples, une incontestable supériorité."

A DROITE ET A GAUCHE

Adhémair (Ah ! des morts !) disait l'autre jour chez son professeur de diction, l'éloquent Drapeau : "Messieurs les électeurs du beau comté de L'Islet, je suis certain que, le 29 octobre prochain, vous m'écrirez par une écranasse majorité et que... e... e..."

"Pas trop de prophéties, interrompit Drapeau. N'oubliez pas que vous êtes marchand de vins et non marchand de vin."

Ci-Git Lockwell se présentera, dit-on, comme candidat ouvrier. Il aura ses colottes bouffantes. Mais ses amis lui conseillent de blâmer son fondement en prévision de la fessée qui l'attend.

L.-J. Gauthier dans une grande envolée : "Nous voulons le gouvernement parce que c'est la Confédération qu'il faut sauver..."

"Parce que c'est là qu'on fait des rations ! interrompit un auditeur."

"Sais-tu, me disait mon ami Gosselin (Bollvar), que ce bel Armand devient de plus en plus montou."

"Pourquoi cela ? C'est plutôt lui qui traite tout le monde de montous..."

"Pourquod ?... On m'apprend qu'il a perdu l'haleine à sa dernière assemblée de Montmagny."

Mon ami Gosselin (Bollvar) est étonné. Il lit tous les journaux, même les plus ennuyeux. Il me demandait l'autre jour : "Peux-tu bien me dire quel est l'abruti qui signe Moréno dans la poussive Minceur ?"

Les bleus se fouillent terriblement pour se trouver des candidats... C'est pourquoi ils sont terriblement fonceux.

Henri Bourassa se rappellera-t-il que Patenaude a fait le pied de nez aux nationalistes après 1911 ?

Patenaude tremble pour son comté. Il ne sera pas élu. Le peuple lui demande avec raison quelle différence il y a entre un indépendant frelaté comme lui et un bleu floffé.

Tant qu'on ne montrera pas franchement la face d'Arthur Meighen à travers les faux indépendants, le peuple ne donnera pas son estime aux candidats bleus.

Si les bleus trouvent leur chef pas montrable dans la province de Québec, pourquoi tiennent-ils tant à combattre pour lui ? Pourquoi surtout s'acharnent-ils à gagner le nom d'hypocrites ?

Ce bon Roger fait actuellement du remplissage mathal avec l'enquête sur la Commission. Quand donc laissera-t-il Henri Bray tranquille ?

Avant de recevoir ses trente derniers, L.-J. Gauthier frappait à deux poings sur Meighen et louangeait Lucien Cannon. Aujourd'hui, il va encenser Meighen et dénigrer Cannon. "Auri sacra fames" - L'or est une sacrée femme (traduction d'Adhémair).

Suite à la page 4

ler, que vous serez tenté de devenir haineux, étroit et pessimiste. Pardonnez, conciliez, transigez même, attendez que l'intransigeance est souvent inutile et préjudiciable. Ayez peur de l'ennui. Elle vous rendrait triste et vous déprimerait. "Un saint triste, a dit François de Sales, est un triste saint." Il y a déjà longtemps, je lisais, dans un journal de France : "C'est la peur de l'ennui qui nous tient en éveil, qui nous inspire mille trouvailles ingénieuses pour déjouer les pièges de la vie. Nous lui devons cette horreur sacrée du fâcheux, du bavard et du sot, qui nous suggère de si spirituelles défenses et nous fait gagner un temps si précieux... Et comme la peur de s'ennuyer... engendre la peur d'ennuyer les autres, soyons fiers de cette phobie nationale, qui nous assure, à cet égard, sur tant d'autres peuples, une incontestable supériorité."

BALLADE DES TRÉPASSÉS

Les vingt "bleus" de l'Événement

Ayant reçu vingt dollars pour écrire en vers humoristiques l'oraison funèbre des vingt candidats conservateurs annoncés par le courriste de l'Événement, j'ai tout de suite pensé à la Ballade des Pénus, de François Villon :

"Frères humains, qui après nous vivez ! N'ayez les coeurs contre eux tous [endurcis]. Car si pitie de ces pauvres n'avez ? Dieu en aura plutôt que vous mer- [cis]."

Seulement, une difficulté s'est immédiatement présentée quand j'ai voulu m'inspirer de Villon pour peindre le supplice des vingt conservateurs trépassés, ayant la "chair bleuie par la froidure, et lavée par la pluie." - François Villon est terriblement lyrique et il est impossible, quand le sujet n'est pas sérieux, de l'imiter dans un style aussi soutenu, aussi tendu. Il faut donc en rabattre, et se contenter de petits vers légers, écrits rapidement, sans aucune prétention, et indiquant seulement dans leur style incorrect quelques traits caractéristiques de ces pauvres défunts, avec le nom du Comté où ils vont expirer et, autant que possible, la cause de leur trépas.

Lévis : L.-G. Gravel

Ci-git L.-G. Gravel. L'orateur réputé ! Quand on lui fit appel Pouvait-il résister ?

Atteint de "speechomanie" Qui a vite empiré La "présentomanie" Chez lui s'est déclarée.

Quand il a vu les femmes Contre son nom voter ! Il a rendu son âme N'osant plus respirer !

Bellechasse : M. Pierre Audet

Ci-git Audet (M. Pierre) Le "snob" très élégant. Serait-il dans sa bière, S'il n'eût été pédant ?

Il a cru que Bellechasse Lui ferait des mamours Il a mis pour la chasse Sa culotte en velours !

Rendu à Saint-Magloire Voulant parler dehors ; A un vaste auditoire, Il s'est tordu le corps !

Un peu vulgaire, celle-là !

L'Islet : J.-Adhémair Gagnon

Ci-git Maître Adhémair Le candide afficheur. Il n'avait dans son char Qu'un gros sac d'accoucheur !

Rendu à St-Pamphile On voulut constater Si son automobile Avait été vidée.

On trouva chose étrange Du "gin" en quantités, De la liqueur d'orange Et des vins frelatés !

Ayant versé sa fiote L'auto a capoté ; Mais ce qui nous désole L'homme était étouffé !

Kamouraska : M. Maurice Dupré

Ci-git Maurice Dupré L'espoir des "habitants" Le tribun empêtré Dans son verbe éclatant.

Pendant que le cheval Le cheval à Poitras Trotta vers St-Pascal Avec notre Gambetta !

Celui-ci dans la pose,

De son esprit trop fin Recommencait la prose De son discours prochain.

Troublé par ce discours Le cheval à Baptiste A terminé les jours D'a voiture et d'artiste !

Matane : M. Roméo Langlais Savez-vous pourquoi Jérémie A tant pleuré durant sa vie ? C'est qu'en prophète il avait vu Que Roméo était foutu !!!

Ci-git l'illustre Roméo ! C'était un poids-lourd épanté ; C'était le chef et le héros Des combats les plus excitants !

Son pied laisse une large trace, Sur la plage aux aspects divers ! Une trace que rien n'efface Pas même le flux de la mer !

Quand il montait sur le steamer, Le bref déplacement des eaux Était si puissant que la mer Passait par-dessus son niveau !

Quand Roméo trouva Patenaude Comme on exhume un souvenir ! La soupe lui fut servi(e) si chaude Qu'il n'a pas pu en revenir !

Témiscouata : M. C.-E. Dubé Ci-git Monsieur C.-E. Dubé L'incomparable commerçant Pourquoi vint-il se suicider Dans ce cloaque croupissant !

Rimouski : Maître Gérard Simard Ce défunt fit mentir le destin coutu- [mier] Et le sang hérité de ses plus fiers [aïeux] Son père eût été Roi nommé Simard [Premier]

L'aurait-vous cru Simard II ?

Bonaventure : Major Théo. Paquet Quand le major à folle tête Dans les Flandres s'en alla, Il croyait partir pour la fête, Pour la fête du Mardi-Gras.

Il revint PLEIN... de sobriété Ayant l'aspect d'un lourd chameau, Mais sa plus grande qualité Était d'avoir sauvé sa peau.

Plus tard, crevant dans la bataille, Qui se livrait à Saint-Omer, On l'inhumait dans la futaille Et on le sacra dans la mer.

Charlevoix : Jules Gobeil Il a vécu, hélas ! cet illustre inconnu Dont le rayonnement était dit "sans [pareil]". Sans pareil, en effet ! Qui donc a [entendu] Clamer hors de chez lui le nom de [Jus. Gobeil ?]

Quelques comparses - A l'arrière-plan Ci-git le Gros Nézime Venu de Saint-Léon Par désir unanime On l'enterre à Standon.

Ci-git A. Jolicoeur Qui paye des plumes du paon Connaissez-vous ailleurs Portrait plus ressemblant

Ci-git R.-A. Blouin Le cuisinier du groupe N'ayant pas l' pied marin S'est noyé dans sa soupe.

Hourrah pour le "Cook" !

Rév. Père HYTOINE.

"Le Cri de Québec" est imprimé par la

CIE DE PUBLICATION DE LEVIS,

L'ASSEMBLEE KING A ST-SAUVEUR

Jamais assemblée ne fut plus nombreuse et plus enthousiaste, même aux beaux jours de Sir Wilfrid Laurier, que celle que l'on a tenue, l'autre jour, à Saint-Sauveur.

Dès huit heures, la place au marché Saint-Pierre était noire de monde. Près de quinze mille personnes se pressaient au bas de l'estrade où devaient paraître le premier ministre du Canada, Mackenzie King, et ses collègues, les honorables MM. Lapointe, Bédard et Cardin et Cannon.

La foule, au témoignage même de plusieurs témoins, était cinq à six fois supérieure à celle qui écouta M. Patenaude, lieutenant d'Arthur Meighen, à Saint-Laurent. Le contraste était frappant et réconfortant.

Malgré la pluie qui tombait sans cesse, cette masse d'hommes et de femmes est demeurée sur place plus de trois heures entières à écouter les chefs du pays expliquer la politique nationale.

Quand le premier ministre et ses collègues, accompagnés de l'hon. M. Taschereau, président de cette inoubliable démonstration, parurent devant le peuple, ce fut un tonnerre d'applaudissements, une ovation prolongée qui parcourait l'immense auditoire comme une vague. De très loin, même de la rue St-Jean, on pouvait entendre les cris, les hurras et les battements de main qui s'élevaient de la place St-Pierre.

Chaque discours fut suivi d'une longue ovation. A la fin de l'assemblée, les acclamations se levèrent, plus vigoureuses encore, pour les honorables Lapointe, Bédard et Cardin, et surtout pour l'orateur principal, Mackenzie King, à qui des milliers de voix chantèrent avec enthousiasme: "Il a gagné ses épaulettes..." Le chant de "O Canada" termina la manifestation, et une partie de l'assistance accompagna le premier ministre jusqu'à la gare, où celui-ci put dire "au revoir" à ses amis avec la certitude de balayer les comtés de Québec le 29 octobre prochain.

Au témoignage des vétérans de nos luttes politiques, cette assemblée est non seulement l'une des plus considérables dont Québec ait été témoin, mais aussi l'une des plus considérablement sympathiques. Le fait, pour quinze mille personnes, de n'avoir pas bougé, pendant trois heures, sous une pluie persistante, est assez significatif. Mais il y a plus. Pas une seule interruption n'a marqué la série des discours; pas un seul mouvement étranger ne s'est dessiné dans l'auditoire; pas un seul murmure ne fut entendu. Les applaudissements ont haché l'exposé de la politique libérale, et de nombreux cris de "Honte! Honte!" ont été poussés à l'adresse de Meighen et de ses lieutenants.

Il faut en conclure que la ville de Québec est libérale en bloc et que rien ne saura la jeter dans les bras de l'homme néfaste qu'elle conspuait avec raison en 1917 et en 1921.

Dès aujourd'hui, nous pouvons défer Meighen, qui parlera bientôt chez nous, de faire une assemblée comme celle-ci. Le peuple le connaît aussi bien en 1925 qu'en 1921. Il n'a pas changé.

On lira plus bas un résumé substantiel des discours prononcés en cette mémorable circonstance.

Mackenzie-King en a imposé à la foule immense qui l'écoutait par son verbe clair, sympathique et imposant. Les quelques mots de français qu'il dit au début furent vigoureusement applaudis. Puis, parlant dans sa langue, il fut quand même écouté avec un intérêt intense par une multitude entièrement française. A plusieurs moments même son accent de conviction et sa forte personnalité soulevèrent toute cette masse du peuple.

Inutile de résumer ses déclarations, on les lira plus bas; mais il importe de signaler que le premier ministre, quand il a parlé du port de Québec, a été très catégorique. "Dans cinq ans d'ici, dit-il, le port de Québec sera l'un des mieux outillés et l'un des plus importants de l'Amérique. Déjà, nous y avons porté notre attention d'une façon pratique. Nous ne nous arrêterons pas en si bon chemin. Nous réglerons la question du tarif de transport de façon à ce qu'il soit mieux équilibré et que Québec reçoive, par son Transcontinental, les millions de boisseaux de blé de l'Ouest." Cette promesse est pour nous d'une importance capitale. Du moment que le tarif du Transcontinental sera baissé, les produits accidentaux passeront en quantités énormes par notre port, et ce sera pour notre ville une richesse incalculable.

Ses déclarations contre l'impérialisme militaire ont été non moins claires: il veut bien que le pays profite, par des échanges commerciaux, de ses relations avec les nations unies de l'Empire, mais il se proclame Canadien avant tout dans tout problème impérial qui puisse se poser dans le monde. "Il appartient au Parlement et au peuple de décider", telle est sa devise. Dans les questions de défense nationale et de participation armée surtout, Mackenzie King se dit clairement jaloux de l'autonomie canadienne et de la souveraineté parlementaire. Il se refusait toujours à lier le Canada sur un simple désir impérial de Londres.

Telle n'est pas la doctrine de Meighen, il l'a montré pendant et après son règne, surtout lors de l'incident anglo-turc, où il eût voulu nous entraîner dans une guerre contre le Croissant au premier signe de Downing Street.

On lira de même avec intérêt les déclarations du premier ministre sur le tarif, l'industrie de la chaussure, les oeuvres accomplies depuis quatre ans, l'expansion du commerce et le retour à la prospérité.

L'hon. M. Lapointe a reçu sa large part d'ovations. Par malheur, une malheureuse extinction de voix, accentuée par une température maussade, l'empêcha de prononcer tout son discours. Néanmoins, il eut la consolation de voir que Québec lui est resté fidèle.

Les honorables Bédard, Cardin et Cannon ont été tous trois d'une éloquence entraînante. Ces maîtres de la parole ont su toucher l'âme de la foule et l'ont plusieurs fois électrisée. Ils ont semé dans l'assistance des enthousiasmes qui ne feront que grandir d'ici le 29 octobre prochain.

LE TRES HON. MACKENZIE KING L'énorme masse d'auditeurs acclama, avec

une vigoureuse nouvelle le très honorable Mackenzie-King embrassant la fillette charmante Mlle Marguerite Trudel, fille de Monsieur Emile Trudel, dont il recevait une gerbe de fleurs. Cette effervescence de l'enthousiasme général, lente à s'apaiser autour de l'homme d'Etat souriant qui en était l'objet, se manifestait encore en rumeurs d'une haute tonalité, lorsque élevant la voix pour les milliers d'assistants si ardemment désireux de l'entendre, le premier ministre du Canada fit résonner des syllabes françaises. Il prolongeait ainsi, au bonheur de tous, ces chaleureux moments.

EN FRANCAIS "Je suis", dit-il donc dans la langue de son auditoire québécois, "heureux et flatté de voir un aussi considérable assemblément. Vous ne sauriez croire combien vif est le plaisir que je ressens de ce contact avec mes compatriotes canadiens-français de la province de Québec. Vous me faites évoquer plus vivement que jamais la mémoire du grand chef vénéré et regretté, sir Wilfrid Laurier. Permettez-moi, en cette magnifique circonstance, de vous réitérer mes remerciements pour l'appui généreux que vous avez donné, dans le passé, au parti libéral et que vous continuez, avec une inaltérable fidélité, à l'actuel gouvernement du Dominion. Elle nous est reconfortante votre confiance à nous qui tenons à gratifier le Canada d'une administration honnête et progressive, à lui faire reprendre son équilibre financier et à travailler avec une incessante ardeur comme nation grande entre toutes."

O CANADA! Ce préambule tout chaque parole causait visiblement un plaisir des plus vifs à la foule, lucida celle-ci à montrer sans attendre d'avantage, de quelles vibrations puissantes était remuée son âme collective. Des innombrables poitrines montèrent le chant de l'hymne national: O Canada!

Ces fiers accents, le très honorable M. King, le président de l'immense assemblée, l'hon. M. L.-A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, les membres du cabinet fédéral accourus aux côtés de leur chef, les autres distingués personnages politiques présents sur l'estrade, debout et tête découverte, en scandèrent aussi les notes avec enthousiasme.

UN TEMOIGNAGE Le premier ministre du Canada, continuant ensuite en anglais son discours, dit combien il lui est agréable de parler notre langue française si claire, poétique et expressive, la langue de ce "grand old Québec", de la vieille cité historique et attrayante où pour l'aïeuliller s'est réunie une aussi énorme foule.

"Je crois", poursuivait-il, "que même aux jours de sir Wilfrid Laurier, en ces temps mémorables et triomphants, l'on ne vit pas pendant un concours d'assistants pareil à ce lui de ce soir. Vous n'oublierez jamais la bienfaisante direction donnée aux destinées politiques du Canada par Laurier et c'est un bien-être pour vous tous de voir que quelque chose de lui anime toujours les actuels dirigeants de votre vaste et beau Dominion. Votre présence, votre appréciation de nos efforts nous le disent assez. Oui, nous continuons la politique de ce grand homme à l'Etat et je veux dire de nouveau merci, à cette province de Québec pour son support et aux ministres qui la représentent dans le cabinet fédéral pour leur collaboration si vaillante et efficace.

JUSTICE POUR TOUS "Je suis au milieu de vous comme le leader du parti libéral canadien et comme le chef, non pas du gouvernement d'un seul homme, mais d'un gouvernement d'hommes sincères, d'un groupe de dirigeants mis par le désir de faire régner la justice au profit de toutes les parties et de tous les citoyens du Canada.

"Il n'est pas question pour nous d'établir de préjudiciables différences entre les races et les croyances en ce pays. Nous avons contribué à faire l'unité entre les divers éléments dont se compose la population du Canada et c'est à fortifier encore cette unité que nous nous appliquons."

DE LA PRUDENCE Montrant les inscriptions en grandes lettres blanches dont étaient parés les murs tendus de rouge, à l'arrière de l'estrade et au fond, là-bas, par-delà une myriade de têtes humaines, — inscriptions brèves et fidèles où se traduisaient les meilleures pensées du libéralisme canadien, — le très honorable M. King évoqua une période chère au souvenir de la population de ce pays, celle de 1896 à 1911. L'ère dorée de la prospérité. "Nous recherchons", s'écria-t-il, "à faire revivre ces temps heureux. Pour les donner à son pays Laurier y alla avec prudence, dans tous les grands problèmes auxquels il fut confronté. C'est de même que veut agir l'actuel gouvernement libéral du Canada, qu'il s'agisse du tarif, des chemins de fer ou de toute autre question de portée nationale. Relativement à ces problèmes il est une chose que nous ne voulons pas perdre de vue et c'est le bien du plus grand nombre.

UNE ADHESION "Nous voulons développer les grandes ressources naturelles du Canada et aussi les conserver et nous pensons que le moyen d'assurer ce développement est d'imposer le moins de taxes possible sur les instruments de production. Cette politique, la sagesse en est reconnue par tous les canadiens bien pensants et leur concours nous est acquis pour sa poursuite."

Le premier ministre du Canada souligne ici, entre tant d'adhésions, celle particulièrement éclatante d'un homme préminent dans la grande industrie canadienne, M. Vincent Massey, président de la firme Massey-Harris, manufacturière de machines aratoires universellement connue, qui entra, ces jours derniers, dans son cabinet.

MAINTENIR L'UNITE "Qu'il s'agisse de l'industrie comme du reste," continue le très honorable M. King, "nous ne devons pas perdre vue ce qui fut le but constant de Laurier, le maintien de l'unité en ce pays.

Regardons les diverses parties du Canada. "Dans les Prairies de l'Ouest, l'on s'adonne principalement à l'agriculture. "Dans l'Est, la majorité de la population est vouée aux travaux de l'industrie, exception faite pour les Provinces Maritimes qui sont principalement agricoles. Que l'Ouest, se souvenant qu'il lui seul, se vaille que du libre-échange, que l'Ontario et le Québec,

ignorant totalement l'Ouest, se précipitent à désirer que la hausse du tarif, il régnera en notre pays cette lamentable "chose": la démission. En ces questions les avocats de l'absolu, les extrémistes ne sont d'aucune efficacité. Notre tarif doit être ajusté pour le plus grand bien du plus grand nombre et cela afin de maintenir le règne de l'union au Canada."

BUREAU CONSULTATIF "Qu'avons-nous fait, dans ce sens? Nous avons nommé un bureau consultatif où seront représentés tous les groupes et dont chacun des membres possèdera l'entière confiance du groupe qu'il y représentera.

Feront également partie de ce comité des femmes, car précieuses finalement sera leur apport, étant donnée l'expérience qu'ont nos femmes canadiennes en économie domestique.

"Ce que je tiens à vous faire retenir, c'est que nous entendons considérer les besoins de toutes les parties du Canada et de toutes les classes formant sa population."

LA CLASSE DU TRAVAIL Le très honorable M. King, indiquant une inscription où ses sympathies envers la classe ouvrière étaient rappelées à la foule, remercia celle-ci de son acclamation, puis lui déclara que son souci constant est de voir le Travail partout représenté dans la machine administrative du Dominion.

"Arrière", dit-il, "l'intérêt d'une classe au détriment d'une autre classe! La grande classe du Travail en particulier peut être assurée de ma vigilance au service de son bien-être."

CETTE INDUSTRIE Parlant de l'industrie de la chaussure et de cet auditoire composé en si grand nombre de fabricants et d'ouvriers engagés dans cette dernière, l'hon. M. King demanda: avoisons-nous changé le tarif relativement à cette industrie? N'est-il pas vrai que nous y avons élevé la taxe des ventes?

"Il y a à cet égard quelque peu de malaise, rien n'en est dû à des causes locales. C'est que le monde entier subit les effets de la Grande Guerre. Allez dans le Maine, dans les Etats de New-York et de Massachusetts et vous y verrez du chômage dans les fabriques de chaussures. Il n'y a pas de droits imposés sur les chaussures aux Etats-Unis.

"J'entends quelqu'un parler de la compétition de l'Allemagne. Le bureau consultatif du tarif étudiera cela et nous nous rendrons à ses suggestions.

PENSEE INSPIRATRICE "Que notre attitude générale en ce pays en soit une d'entente! C'est là l'unique moyen d'obtenir de bienfaisants résultats, ce que tous les canadiens possèdent en commun, voilà la pensée qui inspire mes actes et ceux de mes ministres. Je prends par exemple, au hasard mes rapports avec celui qui est, en ce moment, à mon côté, mon bon ami, l'hon. M. Ernest Lapointe. Nous sommes l'un et l'autre de race et de croyance différentes. Il appartient à la race française et à la religion catholique.

Je suis anglais et, mieux que cela, écossais (rires) et protestant, mais ce qui nous unit, c'est un sentiment d'amour fraternel l'un pour l'autre.

"En ce qui est de même pour tous les groupes du Canada, qu'ils soient de Québec ou d'Ontario, des Provinces Maritimes ou de la Colombie Britannique, nous sommes tous, habitants de ce pays, canadiens avant tout. Que ce soit toujours là notre motto!

"Deux mots furent toujours chers à Laurier et inspirèrent sa carrière politique. "J'ai tenu à les voir sur les murs de mon cabinet de travail. Ce furent ceux de modération et de tolérance."

CONTINUER CETTE OEUVRE "Nous ne sommes au pouvoir que depuis quatre années. Lorsque nous débutâmes, en 1921, le Canada était écrasé sous une dette d'au-delà de deux milliards de dollars. L'intérêt seul de cette dette aurait été une somme suffisante pour pourvoir aux besoins administratifs du Canada, au temps de Laurier. Nous étions confrontés avec une tâche gigantesque.

"Cependant, la première année de notre administration, nous réussissions à réduire les dépenses.

"Le gouvernement libéral élu en 1921 n'avait qu'une voix de majorité. Plus heureux que moi furent mes prédécesseurs au poste de premier ministre du Canada.

"Ils n'avaient jamais moins qu'une vingtaine de voix de majorité. Il faut à l'actuel

gouvernement l'appui d'une plus forte majorité pour continuer son oeuvre. "Croyez-moi, la Constitution donnait au gouvernement que je présidé le droit de n'aligner devant l'électorat qu'au début de 1927. "Cependant, nous avons voulu donner au peuple canadien l'opportunité de se prononcer."

DES PROGRES "Qu'avons-nous fait encore? Nous avons réduit la dette nationale et allégé le fardeau des taxes.

"Depuis quatre années, notre commerce est allé sans cesse augmentant. La balance du commerce nous est à ce point favorable que cette année, le chiffre de nos exportations dépasse de \$288,000,000 celui de nos importations; nous nous sommes appliqués à développer les ports canadiens, ceux de l'intérieur et les ports océaniques.

NOTRE PORT "Le gouvernement libéral que je présidé a attribué cinq millions de dollars aux travaux de développement du port de Québec, l'un des plus beaux qui soient.

"Si je reviens devant vous dans cinq ans, j'aurai le plaisir de prendre ma part de votre légitime orgueil, car, croyez-moi, vous posséderez alors l'un des plus beaux magnifiques et des plus grands ports du monde." (Acclamations.)

LE TRANSPORT Le premier ministre du Canada, rappela que Laurier, lorsqu'il bâtit le Transcontinental, voulut que le terminus en fût Québec. "Maintenant", dit-il, "notre politique d'égalisation des taux de transport ferroviaire va donner à votre belle ville et à son port splendide un inappréciable développement."

Le très hon. M. King mentionna ici l'entree d'un Québécois, M. Thomas Vlen, dans la Commission des chemins de fer.

LE PROCHAIN PARLEMENT L'issue de la campagne électorale qu'il mène si vaillamment, le chef de l'administration libérale du Canada l'entrevoit déjà et c'est une perspective de triomphe sans précédent. Il a l'assurance que la représentation de collaborateurs à son oeuvre patriotique, dans le prochain parlement, se sera accueilli considérablement et que l'Ontario en particulier enverra un nombre de députés libéraux tel que les adversaires en éprouveront l'une des meilleures surprises qui puissent leur être ménagées.

L'AUTONOMIE La situation du Canada au point de vue international, tel est le sujet dont le très hon. M. King, désireux que son pays figure dignement aux regards de l'univers, parla ensuite, émettant des idées grandioses et saines.

"Être bon Canadien", dit-il, "c'est être bon citoyen britannique. Dans cette bonne ligue des nations qu'est l'Empire, chacun des Domaines a le droit de garder son idéal."

M. King est d'avis que l'entente entre l'Amérique et l'Angleterre est nécessaire pour le bien du monde.

L'a soutenu, à la dernière conférence impériale, que le gouvernement de chaque Dominion doit exercer pleinement son autonomie, relativement aux questions mondiales.

L'auditoire l'applaudit, avec une particulière vigueur, lorsqu'il rappela sa réponse à Lloyd George, au sujet des troubles du Proche-Orient.

"C'est aux parlements des Domaines à décider si ceux-ci doivent ou non participer aux guerres. Ce point de vue que j'y exprimai fu", dit le très hon. M. King, "endossé, à la conférence impériale."

NOTRE GRANDEUR Le Canadien devient de plus en plus citoyen du monde. Le commerce du Canada atteint tous les coins du globe.

"Je suis fier", s'écria le premier ministre du Canada, "de penser qu'en ce moment un Canadien-français et un membre de mon cabinet préside le parlement du monde, l'auguste assemblée de la Société des Nations.

"On l'a appelé à ces éminentes fonctions précisément parce qu'il habite un pays où vivent côte à côte des races différentes et où il peut puiser des leçons susceptibles d'amener une union si souhaitable entre les nations de l'univers. Puisse cette union devenir, d'oratoire qu'elle fut, une réalité!"

Sur d'ardentes paroles, une lueur irrésistible à travailler pour parfaire l'unité canadienne, base de notre grandeur commune, le très honorable premier ministre du Canada conclut ce discours où brillèrent, avec un égal éclat, ses dons d'orateur et de politique.

Quebec Apartments, Limited

Actions Priviliégées
7% Cumulatif
Avec boni de 35% en actions ordinaires

La Compagnie a été constituée et sera administrée par un groupe d'hommes d'affaires influents et en vue de Québec.

Elle exploitera le Château St-Louis, grande maison à appartements modernes, en voie de construction en un des plus beaux sites de la Ville.

La situation du logement à Québec et l'expérience heureuse d'entreprises similaires assurent l'occupation permanente des appartements.

Les estimés établissements des bénéfices nets couvrant près de deux fois le service du dividende sur ces actions privilégiées.

Tous renseignements sur demande

ERNEST SAVARD

Limitée
BANQUIERS ET COURTIERS

MONTREAL
171, rue Saint-Jacques
Tél. Harbour 5258-5259

QUEBEC
71, rue Saint-Pierre
Tél. 2-6486

NOUVEAUX TAUX DE TRANSPORT SUR LA RIVE SUD

Le public a la plus belle occasion de voyager à un prix qui équivaut au prix du gros, en achetant des Passes Hebdomadaires.

TRANSPORT A MOINS DE 5cts
LEVIS TRAMWAYS CO

Téléphones : 2-8064
2-8065

Résidence privée : 2-8066

A. DESLAURIERS Ltée

Entrepreneurs-Menusiers et Contracteurs Généraux

Spécialité dans les bois durs : tels que noyer noir, acajou, chêne, châtaignier, gommier, bois jaune, etc., ainsi que les panneaux plaqués.

68 rue Lalemant, Québec.



GIN

Canadien
Melchers
Croix D'Or

Fabriqué à Berthierville, Qué. sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:
Gros 42 onces - Prix \$3.80
Moyens 25 " " " 2.55
Petits 10 " " " 1.10

The Melchers Gin and Spirits Distillery Co., Limited - Montreal



DISTILLERIE A BERTHIERVILLE

Téléphone : 2-7865

T. E. ROUSSEAU Ltée

INGENIEURS

Entrepreneurs Généraux

48, 2^{ème} Avenue, - LIMOILOU.

POUR VOS IMPRESSIONS Adressez-vous à

La Cie de Publication de Lévis

39, RUE SAINT-LOUIS,

LEVIS

UN PORTRAIT IMPARTIAL D'ARTHUR MEIGHEN

Le Cri de Québec étant un journal de combat, nos lecteurs seront peut-être étonnés de nous voir reproduire comme ci-dessous un article assez élogieux, de notre adversaire, article paru dans l'Action Française du mois d'août dernier. Nous avons pris dans cet article d'une revue neutre et impartiale de larges extraits où les compliments ne sont pas ménagés au Chef de l'Opposition, mais où ses tendances impérialistes, ainsi que son peu de chances d'arriver au pouvoir sont indiquées avec précision et autorité. Nos amis qui font la lutte actuellement seront heureux qu'on leur fasse connaître une opinion de cette valeur.

Les italiques et les caractères gras sont de modes.

Le chef de l'Opposition officielle depuis 1921, M. Arthur Meighen a gardé quatorze mois le pouvoir. La politique de guerre de son prédécesseur immédiat, sir Robert Borden, et sa propre administration d'après-guerre, ont amené assez naturellement un changement d'opinion chez les électeurs. On voulait bien s'enrichir vite pendant que les soldats se faisaient tuer, mais on désirait moins payer les frais de la tuerie. Puis, on tenait M. Meighen responsable de deux lois du Gouvernement Borden, deux lois fort inutiles, sorties du cerveau ivre d'un journaliste en goguette; la Loi des Elections en temps de Guerre, et la Loi de Conscription. M. Meighen ne trouva pas grâce, malgré l'apparente sincérité de ses motifs

Avait-il jamais eu la prestance d'un chef? Perdu dans la foule il fut demeuré inaperçu des badauds. L'observateur eût cependant remarqué cette figure assésétique, caractérisée par l'antonomie des yeux bleus-gris, et des lignes sévères du masque allongé, personnage échappé de Micah Clarke, et semblant s'attrister d'être incompris dans son propre entourage.

Petit-fils d'instituteur, fils de cultivateur, Arthur Meighen est né le 16 juin 1874 au village d'Anderson, comté de Perth. Ses parents avaient habité Ottawa. Une "little red school house" lui donna ses premières leçons. Puis vint le lycée St. Mary, l'Université de Toronto, le baccalauréat (1896), Maître d'école avant de faire son droit, il était admis au Barreau avec honneur et se spécialisait bientôt dans le service des corporations. Son début dans la vie politique date de 1908.

Il serait intéressant de chercher à quelle ascendance lointaine, anglaise et celte, on peut attribuer la personnalité de M. Meighen. Trois hommes se rencontrent en lui. L'un est sédentaire, ami du foyer, père modèle, mondain par nécessité de rang mais dont la grande préoccupation est le bonheur des siens. De celui-là il faut tout admirer. Le deuxième est curieux d'humanité, liseur infatigable, et porté comme presque tous les étudiants à la distraction parfois amusante. Ces deux êtres s'entendent bien dans la vie de famille. Le troisième est le politique, qui n'a pas donné sa mesure. Il fera parler l'avenir, c'est certain. Né de la foule et de la plèbe, appuyé sur une érudition sérieuse, il songe à régler les grands problèmes de façon à satisfaire à la fois et les Canadiens et les peuples de tout l'Empire (discours du 1er juillet 1921, Londres). Protectionniste enragé, impérialiste convaincu, il croit que le Canada n'a pas actuellement sa raison d'être hors de l'Empire, et donnerait sans doute sa vie pour engager un mouvement trop accentué de liberté constitutionnelle. En attendant la sécession éventuelle, il veut protéger l'industrie, qu'elle soit ou non lancée par le capital étranger, qu'elle force ou non le Canadien à céder chaque année le tiers de son revenu au Gouvernement, aux industriels protégés et à leurs intermédiaires innombrables.

On ne saurait dire que pour faciliter la diffusion de ses idées, M. Meighen ait à son service un art oratoire transcendant. Sa démarche trop calme, froide même, évite le sourire et le geste explicateur; souvent l'ironie monte chez lui jusqu'au sarcasme, et alors le ton devient hargneux. L'on a devant soi quelque puritain vitupérateur que l'insouciance des PAYENS exaspère. Pourtant, tout autre est le Meighen du discours académique prononcé loin de la Chambre. Ce dernier peut sourire et faire oeuvre d'art à Vimy le 3 juillet, au Guildhall de Londres le 15 juillet 1921, et tout récemment au centenaire de d'Arcy McGee.

L'imminence des élections fait penser à ce que M. Meighen fera dans la lutte prochaine. Élu en 1908, 1911, 1913, et 1917, puis défait en 1921 au Portage La Prairie, il représente aujourd'hui le comté de Grenville aux Communes, depuis le 26 juin 1922. Solliciteur Général en 1913, membre du conseil privé du Canada deux ans plus tard, secrétaire d'Etat et ministre des Mines en 1917, per-

muté la même année au ministère de l'Intérieur et des affaires indiennes, il accompagna sir Robert Borden à la conférence impériale de Londres en 1918. Devenu premier ministre du Canada le 10 juillet 1920, il prit la secrétairerie d'Etat pour les affaires de l'extérieur, et devint membre du conseil privé impérial en octobre.

Chose étrange, M. Meighen semble être fait pour briller dans l'opposition. Il est tâtillon à l'extrême, et tient du moins le gouvernement en éveil. Sa politique conservatrice le met aux antipodes des progressistes, genre Shaw, et des ouvriers militants, genre Woodsworth, sans le rapprocher des libéraux, dont il semble éperdument craindre le programme tarifaire. Entier dans ses opinions, il se rend impopulaire dans son milieu. Dès maintenant on peut prévoir que les conservateurs, l'ayant pour chef, ne rallieront pas une majorité au prochain scrutin. Le jour de M. Meighen n'est pas venu. Il faudra une crise violente pour lui donner l'essor; et cette crise ne peut pas surgir d'une simple émanation économique, comme celles autour desquelles on fait semblant de se battre depuis des années, comme si le sort de l'humanité en dépendait, malgré l'Evangile.

Advenant un mouvement de sécession ou quelque tentative (possible après tout) de nos voisins américains contre l'allégeance britannique, je vois assez bien M. Meighen chef du parti ultra-impérialiste. Quant à l'heure présente, si le chef de l'Opposition est une critique, il ne soumet aucune mesure corrective. A notre sens, il prend trop au sérieux la démarcation imaginaire entre libéraux et conservateurs et ne songe pas suffisamment aux réelles destinées du Canada qui reposent dans l'indépendance pure et simple, acquise tôt ou tard et pacifiquement, sans qu'il soit besoin pour cela de traverser la Delaware ou le Rubicon. M. Meighen pourrait bien être un retardataire de l'impérialisme quand même. Extraits de l'Action Française. Montréal, août 1925.

L. J. GAUTHIER

Il y a certaines gens que l'on rencontre qui nous inspirent instinctivement une sorte d'aversion. C'est un sentiment assez complexe et difficile à définir qui se forme en nous, fait de répugnance et de dégoût que nous traduisons généralement par cette phrase: "Cet homme me déplaît". Et cet instinct qui est comme une cloche sonnante à l'approche du danger nous trompe rarement. Il y a généralement dans le passé de ces personnes quelque chose qui justifie nos appréhensions. L. J. Gauthier est un exemple frappant d'une de ces personnes.

Dès qu'on aperçoit ce visage d'une saisissante pâleur, ces lèvres décolorées, ces yeux glâbres et incolores qui s'abritent derrière des verres, la cloche d'alarme sonne et un frisson de dégoût nous secoue comme à la vue d'un vil reptile. C'est qu'il y a dans le passé de L. J. Gauthier une tache qui jamais ne s'effacera. Ce fut un traître et il est marqué du sceau de l'infamie.

En 1920, lorsque L. J. Gauthier alléché par l'espoir de devenir ministre dans le cabinet Meighen, foula aux pieds avec un cynisme et un sans-gêne outragants ses principes et ses convictions libérales pour devenir conservateur, le monde politique eût un haut-le-cœur et un cri d'indignation s'échappa de toutes les bouches. Il avait soulevé le mépris de toutes les honnêtes gens et n'était plus qu'un paria. Hélas, pour lui, la position convoitée ne vint pas et la défaite du Gouvernement Meighen le fit choir dans un tourbillon de boue et de poussière.

Aujourd'hui, triste épave politique, il erre de par les groupes, ne rencontrant partout que haine et mépris et, cependant, cet homme sans cœur a malgré tout l'audace de se montrer encore en public. Que dis-je l'audace de se montrer en public? Son aberration mentale est telle qu'il projette même de poser sa candidature dans quelque comté. Malheureusement pour lui, la population de la province de Québec sait à quoi s'en tenir sur son compte et s'il ose se présenter, la cloche d'alarme sonnera et la défaite éblouissante qu'il essuiera, sera la vengeance des électeurs pour l'injure qu'il leur aura faite en posant sa candidature. Si L. J. Gauthier n'a pas eu comme Judas, le courage de se pendre après sa trahison, il aurait dû, au moins, avoir la décence de se échouer à jamais, mais puisqu'il n'en a pas été ainsi, les électeurs de la province de Québec sauront nous en débarrasser et le faire retirer dans l'ombre pour qu'il n'en sorte jamais plus.

PEDRO.

L'HON. C. A. DUNNING DANS LE CABINET

L'hon. M. C. A. Dunning, premier ministre de la Saskatchewan, entrerait dans le cabinet fédéral après les élections. Dans un discours récent, le chef du gouvernement libéral au Canada offrait à M. Dunning un portefeuille de ministre. Il se peut que l'offre soit acceptée. Et heureusement pour notre pays. Le premier ministre de la Saskatchewan est un homme de haute valeur dont la personnalité domine dans les Prairies. Sa connaissance approfondie des affaires, son expérience de la politique et ses grandes qualités d'administrateur en font un homme dont les services dans le domaine fédéral seront hautement appréciés.

M. Dunning a beaucoup contribué, au cours de ces dernières années à maintenir le prestige de l'Idée libérale dans l'Ouest canadien. On se rappelle que tout dernièrement encore, au printemps dernier, le premier ministre de la Saskatchewan a remporté sur ses adversaires, conservateurs et progressistes, une éclatante victoire en faisant élire presque tous ses candidats.

Charles Avery Dunning est né le 31 juillet, 1885, à Croft, dans le comté de Leicestershire (Angleterre). Il vint s'établir dans la Saskatchewan en 1902 et prit une ferme à Beaverdale. En octobre 1916, après avoir été chargé de plusieurs missions, par son gouvernement et par celui du Canada, il fut promu secrétaire provincial de la Saskatchewan puis élu par acclamation, la même année, dans le comté de Kinistino. Aux élections générales de 1917, il fut élu dans Moose Jaw puis réélu par acclamation en 1921. Entre temps, le 20 octobre 1917, il fut fait ministre des chemins de fer puis ministre des téléphones, l'année suivante. En 1919, il accepta le portefeuille de l'agriculture. En 1922, lorsque l'hon. W. M. Martin se retira comme premier ministre, l'hon. M. Dunning lui succéda.

Aucun doute que les électeurs de la Saskatchewan souhaiteraient garder longtemps à leur tête un administrateur aussi compétent que M. Dunning. Cependant, son entrée dans le cabinet fédéral sera saluée avec joie par tous ceux qui voient dans le maintien du parti libéral au pouvoir le moyen de ramener au pays le bonheur et la prospérité.

A DROITE ET A GAUCHE

Suite de la page 1
Arthur Meighen se vante d'être le même qu'en 1921 et de ne regretter rien de ce qu'il a fait. La province de Québec, elle aussi, est la même qu'en 1921. Elle ne regrette rien de ce qu'elle a fait.

Les femmes voteront en bloc contre Arthur Meighen. Elles voteront leurs époux, leurs frères, leurs fils, que Meighen voudrait sacrifier au dieu Impérial. Elles savent d'ailleurs que cet homme ne leur montrera pas ses mains: elles sont tachées de sang.

En sortant de l'église de Montmagny, l'autre dimanche, Armand demanda à une jeune femme si elle voterait pour lui.

—Pour moi, dit-elle en lui montrant le béatifier, vous êtes, comme ce béatifier: près de la porte et loin du choeur.

—Sais-tu, me dit Gosselin (Bolivar), quelle différence il y a entre Monty et Gauthier?

—Non.

—Il y a que l'un veut le ministère sans portefeuille et que l'autre tient le portefeuille sans le ministère.

Messieurs, disait Armand l'autre jour, je vous apporte le reste d'une vie qui s'étend pour le sacrifier à ma patrie mourante. Je viens être blessé dans mes affections les plus profondes, enroné...

—C'est vrai, dit un auditeur, vous venez en roné.

De nouveau le parti libéral balayera la province de Québec, les trois provinces des Prairies et une large tranche de l'Ontario et des Provinces Maritimes. Que restera-t-il

MONSIEUR BOURASSA ENTRE EN SCENE

La candidature de Monsieur Bourassa dans le Comté de Labelle va susciter dans le Canada entier un réel intérêt. Si l'on en juge par l'article précipité de L'Événement, publié ce matin, 28 septembre, le terrible gladiateur d'autrefois n'aurait guère l'intention de rejoindre le parti de l'honorable Arthur Meighen, sur le terrain économique ou impérialiste.

Cet article sévère est plein de réticences et le rédacteur de L'Événement semble appréhender le choc que recevront ses théories protectionnistes quand le chef nationaliste parlera.

Quant à nous, nous attendrons avant de nous prononcer sur l'annonce du programme de Monsieur Bourassa. Nous sommes certains que ce programme ne tentera nos lecteurs, même s'il ne peut être approuvé par l'un ou par l'autre parti.

Nous croyons en effet connaître assez bien le caractère de Monsieur Henri Bourassa pour pouvoir d'avance le classer parmi les plus indépendants des hommes, à tel point que, s'il est élu, nous pouvons affirmer qu'il ne s'alliera en

principe à aucun parti existant. C'est-à-dire que, comme Lamartine en 1836, il "SIEGERA AU PLAFOND" prenant les questions de très haut, et faisant à la Chambre des Communes de véritables cours d'éloquence sur n'importe quels sujets qui agaceront son tempérament ou son érudition.

Quant à ses idées pratiques, et à ses conceptions économiques Maître Henri a maintes fois affirmé qu'il fallait au pays un souple tarif protégeant les classes laborieuses dans le sens le plus large du mot, car toute politique outrancière dans un sens ou dans l'autre aurait l'effet de ruiner une des provinces canadiennes pour en enrichir une autre. Voilà pourquoi Monsieur Henri Bourassa a lutté autrefois contre l'honorable J.-Israël Tarte et son programme protectionniste comme il luttera demain contre celui de l'honorable Arthur Meighen et voilà pourquoi également il a combattu le libre-échangeisme du Docteur Michael Clarke, parce que cette politique absolue lui semblait pas convenir encore à un jeune pays comme le nôtre.

Bolivar GOSSELIN.

LES CANDIDATURES INDEPENDANTES

L'honorable M. Patenaude se dit indépendant des partis politiques et prétend qu'il n'a aucune attache avec M. Meighen.

Toutefois, on n'a qu'à songer aux appuis qu'il reçoit en certains milieux, pour s'apercevoir qu'il n'en est rien et que véritablement M. Patenaude est affilié au parti conservateur dans la présente lutte.

Le "Star" se réjouit tout particulièrement de la candidature de l'honorable M. Patenaude, et il dit puérilement: attendons après les élections pour savoir de quel parti se trouve M. Patenaude.

Le truc est drôle. Il a déjà été employé dans le passé avec le résultat que l'on sait et le peuple ne tient pas à renouveler l'expérience qui lui a été si funeste.

En s'opposant au gouvernement libéral, l'honorable M. Patenaude épouse nécessairement la cause conservatrice défendue par M. Meighen.

Nous avons eu dans le passé des candidatures incolores qui ont rapidement

après cela de l'idée de haute protection?

Notre confrère de la rue de la Fabrique prétend que la haute protection nuira tous les maux. Il nous faisait, ces jours derniers, une peinture ravissante du paradis protectionniste. Le rédacteur qui a écrit ce morceau a dû rire à s'en tenir aux larmes après avoir pondu un tel oeu. Vraiment, ce n'est pas sérieux. Pourquoi jouer ainsi avec l'opinion publique?

Les douze mille personnes qui ont écouté et applaudi Mackenzie King se demandent pourquoi Meighen a eu peur de les rencontrer.

Meighen sait qu'il a encore le bloc solide contre lui. Patenaude n'y fera rien.

On va en entendre de belles à l'Assemblée patenaudiste du manège militaire. Que les curieux s'y rassemblent s'ils veulent s'amuser.

Patenaude parlera au manège militaire en souvenir de la motion Barrette.

approuvé le parti conservateur sous MM. Borden et Meighen et les ont servis durant tout un parlement.

Le parti libéral a dans ses rangs des hommes qui sont prêts à défendre leur allégeance politique, mais qui ne se dissimulent pas sous l'étiquette trompeuse d'indépendants.

C'est une coutume, chez les adversaires du parti libéral, de recourir à toutes les étiquettes possibles comme nous l'avons constaté durant le temps de la guerre.

Mais l'électorat ne veut pas se fier à ces carroulages, il aime les candidatures franches et loyales, et il ne tient pas à courir encore une fois le risque qui lui a valu la situation dans laquelle nous avons été plongés dans le passé.

Le gouvernement libéral se présente devant le peuple avec franchise et courage; il présente des oeuvres qui ont été accomplies pour le meilleur intérêt du Canada et il est prêt à les défendre en tout temps et en tout lieu.

Les indépendants n'ont d'indépendant que le mot; et immédiatement après les élections, on les voit se ranger d'un côté ou de l'autre.

Voilà pourquoi il faut se méfier de ces candidatures qui, dès qu'elles sont annoncées, reçoivent l'encouragement, l'appui des conservateurs et de leurs organes. (Le Canada)

UNE ATTITUDE INSOUTENABLE

Le candidat conservateur devient de plus en plus un parti d'indépendants.

M. Patenaude, s'imaginant sans doute qu'il peut gouverner tout seul le Canada, se dit indépendant de M. Meighen comme des autres partis.

M. Monty est indépendant de M. Patenaude.

M. Rogers qui fait à Montréal des visites subtrepçées, prétend cependant qu'il n'a rien à voir à leur candidature.

Enfin M. Sauvé est indépendant de tout le monde, et ne se mêle pas plus des choses fédérales que M. Patenaude ne s'en mêlait. il y a quinze jours.

Les amis de M. Patenaude sont aussi

Il a déchiré sans pitié les lambeaux de son honneur

M. Patenaude a soulevé, dans un de ses derniers discours, la question de l'attitude du parti libéral devant le sous-amendement Barrette relativement à la conscription.

Il a ergoté, il s'est mis "dans le trou", avec ses propres arguties.

Nous avons traité déjà la question de fond, fort bien connue d'ailleurs depuis 1917 et 1921 jusqu'au point d'être aujourd'hui débattue et discutée.

Mais puisque M. Patenaude y est revenu et que M. L.-J. Gauthier, ancien député libéral de Saint-Hyacinthe, traite à son parti, marche bras dessus bras dessous avec lui et M. Meighen, il y a, croyons-nous, un mot à ajouter en marge.

M. L.-J. Gauthier disait en Chambre, le 21 juin 1917 (Débats de la Chambre, page 2625), que le sous-amendement Barrette était UNE FARCE et avait été PRÉPARÉ PAR LE GOUVERNEMENT BORDEN-MEIGHEN LUI-MÊME.

Nous n'avions pas tort de déclarer que M. Patenaude, en votant avec huit autres députés (il n'y en eut que neuf voix pour ce sous-amendement dans toute la Chambre), avait participé à un subterfuge.

Nous n'inventons rien. M. Gauthier disait, le 21 juin 1917:

"Le présent débat est des plus sérieux, mais permettez-moi de le dire, JE CONSIDÈRE QUE CE SOUS-AMENDEMENT (de M. Barrette, député de Berthier, pour renvoyer à six mois la seconde lecture du bill de la conscription) EST UNE FARCE. IL A ÉTÉ PRÉPARÉ NI PAR L'AUTEUR (M. Barrette) NI PAR le secondeur (M. Achin) de la proposition, mais PAR LE GOUVERNEMENT LUI-MÊME. C'est très bien de nous demander de sacrifier nos opinions, c'est très bien de plaider en faveur de l'énormité de la tâche qu'il nous faut accomplir; à tout événement, lorsque le gouvernement fait appel à la bonne volonté de l'opposition (libérale), à mon humble avis, il devrait jurer cartes sur table. Mais ce n'est pas là la situation; le gouvernement s'est contenté d'abattre sur la table du parlement sa carte d'atout — le "joker" de Berthier (M. Barrette)."

Et plus loin, M. Gauthier ajoute que M. Barrette "MARCHE LA MAIN DANS LA MAIN AVEC LE GOUVERNEMENT (Borden-Meighen) DANS CETTE AFFAIRE", que "S'IL N'AVAIT PAS OBTENU LE CONSENTEMENT DU GOUVERNEMENT AVANT DE DEPOSER L'AMENDEMENT NEGATIF DONT IL EST L'AUTEUR, sa proposition aurait été déclarée contraire au règlement."

Enfin lisons bien ceci, que le Journal des Débats rapporte sur les lèvres de M. Gauthier relativement à la même question (page 2626):

"Aussitôt que ce débat sera terminé, je suis d'avis que l'honorable député (M. Barrette) pourra continuer à fréquenter les avenues du trésor (on comprend aussitôt tout ce que contient cette insinuation), sous l'œil bienveillant de son maître (M. Borden). Il mérite une récompense (quelle ironie dans la bouche de M. Gauthier) de son maître, mais il mérite aussi une punition de la part de ses électeurs. J'espère, pour son bien, qu'il obtiendra la récompense à laquelle il a droit, car je suis certain qu'IL N'ÉCHAPPERA PAS AU CHIATIMENT que lui réservent ses électeurs. IL A SACRIFIÉ PLUS QUE SA VIE SUR L'AUTEL DE L'ESPRIT DE PARTI; IL A DÉCHIRÉ SANS PITIE LES LAMBEAUX DE SON HONNEUR."

M. Patenaude, qui se vante aujourd'hui d'être jusqu'à un certain point indépendant, a voté pour le sous-amendement de M. Barrette dont M. Gauthier dit qu'il a sacrifié plus que sa vie sur l'autel de l'esprit de parti, c'est-à-dire son honneur. M. Patenaude se vante d'avoir voté en faveur du sous-amendement Barrette. Et c'est lui qui a machiné ce subterfuge du côté du gouvernement; c'est à cause de lui que le gouvernement a donné, comme dit M. Gauthier, son consentement au sous-amendement.

Au dire de M. Gauthier, M. Patenaude a donc sacrifié plus que sa vie sur l'autel de l'esprit de parti; il a déchiré sans pitié les lambeaux de son honneur.

MM. Patenaude et Gauthier dansent ensemble sur les mêmes tréteaux populaires. Ils cherchent à jouer la même musique en guise de suprême complaisance pour Meighen.

Mais comment accorderont-ils leurs violons?

PATRICK NOWD

L'élément irlandais qui soutient le candidat conservateur dans Québec-Sud a paru fort content l'autre jour de voir l'un des siens devenir le chef du parti dans la Province de Québec.

—"Comment cela?" avons-nous demandé à notre interlocuteur, M. Jim O'Flaherty.

—"Oh they say that Pat Nowd is all 'right as a conservative'. As long as he does not start another conscription bill" répondit le fils de la Verte Erin.

des indépendants; ils ne dépendent ni des uns ni des autres. Tous sont nus par esprit public et désintéressément absolu.

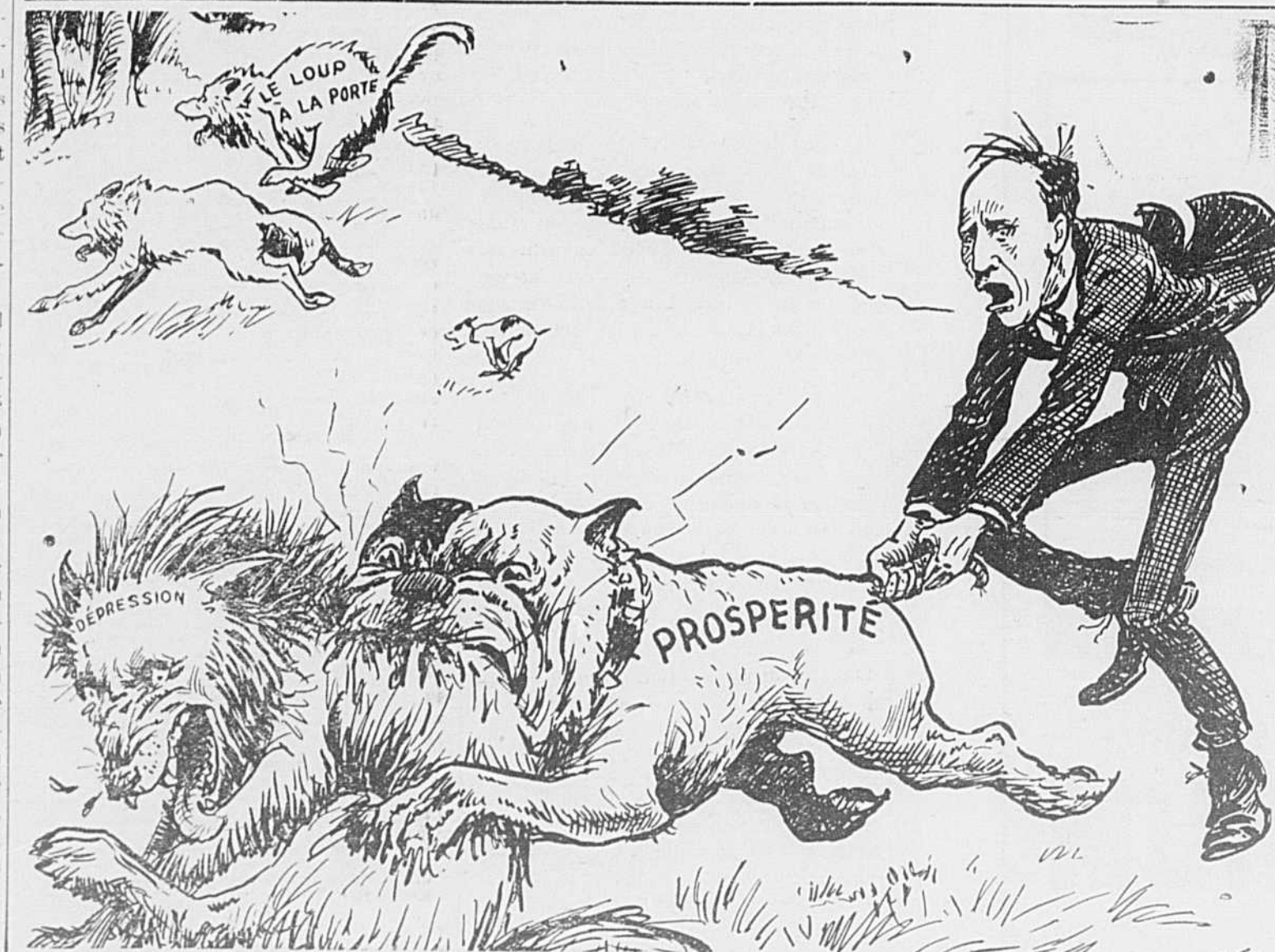
C'est le parti nouveau, qui n'en est pas un, mais ne se rattache non plus à aucun autre; où chacun est chef où personne ne l'est.

Ah, ça? s'imaginent-ils, un moment, dans l'entourage d'Esioff, que les Canadiens sont assez bêtes pour gouverner une médie parcellle!

Ils en ont donc bien honte de M. Meighen que pas un ne vent, à aucun prix, admettre qu'il travaille pour lui.

—Pardieu, nous souffle M. Monty, moi, je le reconnais comme mon chef!

Mais le coq chanterait bien dix fois que M. Patenaude n'en dirait pas de même.



La prospérité venant au Canada à bonds de lions, M. Meighen, par besoin électoral, s'efforce d'en arrêter l'élan.